

Extrait du livre : *Paris est vraiment une fête*

– Pourquoi cette mine renfrognée ? – me demande mon copain, le journaliste Vita, rencontré devant la rédaction de son journal *Borba* un lundi matin, voyant que je porte sous le bras le poème de Maïakovski *Le nuage en pantalon*.

– Tu peux parler, Vita, toi qui viens d’obtenir un emploi au journal *Borba*, ce qui t’a permis de reporter ton service militaire pour deux ans. Et j’ai également entendu dire que tu as l’intention de te marier...

– En ce qui concerne mon mariage, tu sembles mal informé. Je n’ai pas encore trouvé une seule femelle capable de me mettre la bague au doigt ! Et toi, je vois que tu as l’air complètement abattu. Je suppose que Lela t’a quitté et que c’est pour cette raison que tu t’es plongé dans la lecture de ce poème tragique de Maïakovski.

– Toi non plus tu n’es pas au courant de ma vie amoureuse. Ça fait au moins quatre mois que j’ai rompu avec Lela... Quant à Maïakovski, je le trouve vraiment très original... Cependant, ma vie risque d’être bientôt dépourvue de tout ce qui est poétique, car je dois partir au service militaire.

– Qu’à cela ne tienne ! Au lieu de devenir soldat, pars à l’étranger pour un an ou deux !

– J’aimerais bien, mais je n’aurai pas un passeport avant d’avoir « acquitté ma dette envers la patrie » !

– Écoute-moi bien, mon cher. Rentre à la maison et ne t’en fais pas. Grâce à quelques relations, ton copain Vita va arranger les choses !

En effet, deux jours plus tard, Vita me téléphona :

– Prépare tous les documents nécessaires pour obtenir ton

passport. Dans une semaine, tu vas partir à Paris !

J'ai eu du mal à le croire. Au lieu de me retrouver dans une sombre caserne dans un coin reculé de Yougoslavie, Vita a réussi à m'arranger un séjour en France, soit quinze jours à Paris, où je suivrai un cours de français à l'Alliance française et quinze jours sur la Côte d'Azur, dans une colonie de vacances pour étudiants. Il ne m'avait jamais dit comment il avait appris que le gouvernement français a décidé d'inviter cinq étudiants yougoslaves en dernière année d'études et parlant bien le français, ni comment il a réussi à m'introduire dans le groupe où se trouvaient déjà quatre autres étudiants, tous membres du parti communiste, alors que je ne possédais pas le fameux « livret rouge ». Les Français ont financé le voyage et le séjour, mais c'est le Ministère de la Culture yougoslave qui a sélectionné les membres du groupe. Cela voulait pratiquement dire que je n'aurais jamais été choisi, si Vita n'avait pas obtenu l'accord de quelqu'un de très haut placé.

C'est ainsi que je suis parti à Paris en compagnie de deux Belgradoises, Vesna et Marie et de deux Macédoniens, Rado et Jordan. Vesna était une représentante typique de la jeunesse gâtée de l'époque. Grâce à son père, haut fonctionnaire, elle n'avait pas de soucis matériels. Elle faisait partie du Comité d'étudiants communistes à la Faculté de philologie, non pas par conviction, mais uniquement pour faire plaisir à son papa. Vesna était partie en voyage habillée d'une élégante robe verte, boutonnée jusqu'au cou. Comme elle ne communiquait pratiquement pas avec nous autres, on avait l'impression qu'elle était enfermée en elle-même, à la manière dont sa robe l'engonçait. Son petit ami était venu l'accompagner à la gare, mais elle avait à son égard le même comportement hautain, ne lui permettant d'apposer qu'un timide baiser sur sa joue avant le signal de départ.

Marie était tout à fait différente. Elle n'était pas jolie, mais elle était très sympathique et possédait une forte personnalité. Ne faisant pas trop attention à la mode, elle est partie en voyage chaussée de drôles de souliers de couleur jaune, qu'on ne pouvait appeler ni chaussures ni sandales. Je trouvais qu'ils ressemblaient aux pattes de la compagne de Donald Duck, Daisy, et je me mis à appeler Marie « ma petite canette ». Ce surnom ne la vexait point et, en essayant de me contrer, elle m'appelait « Mortimer », d'après le grand et maigre rat, autre personnage de Disney, adversaire de Mickey. Marie affirmait que la politique ne l'intéressait nullement et qu'on l'avait choisie pour ce voyage uniquement à cause des notes maximales qu'elle avait obtenues dans toutes les matières à la Faculté de philologie, où elle était la meilleure étudiante en langue française depuis les dix dernières années. D'autre part, son père était membre de l'Académie yougoslave des sciences et de la culture et s'était vu décerner la Légion d'honneur pour sa contribution à la propagation de la francophonie. En effet, Marie n'avait certainement pas besoin d'être membre du parti pour que sa candidature pour ce voyage fût acceptée.

Par contre, les deux Macédoniens, originaires de la campagne, avaient trouvé leur place dans notre groupe grâce à leurs activités au sein de la jeunesse socialiste. Leurs connaissances en français laissaient assez à désirer, mais c'était évidemment sans importance pour notre Ministère de la Culture.

À Paris nous accueille une magnifique blonde, Violite, originaire de Lituanie. Elle parle déjà bien le français et connaît parfaitement la ville, de sorte qu'elle réussit à nous faire visiter en une seule semaine presque tous les monuments et les musées les plus importants. Après une longue promenade, Violite nous emmène au restaurant universitaire, où elle doit rencontrer son

petit ami. Cependant, celui-ci, un parfait titi parisien, la traite d'une manière peu chevaleresque. Il la fait même pleurer, en lui serrant le bras violemment et en la repoussant, de sorte qu'il faillit renverser le plateau sur lequel la jeune Lituanienne portait son repas du soir. Je m'apprêtais déjà à intervenir, quand ce goujat la quitta brusquement et s'en alla du restaurant à pas rapides. Violite s'approcha alors de l'endroit où on vendait les boissons et acheta quinze petites bouteilles de vin qu'elle se mit à vider l'une après l'autre comme si elle était devenue folle. Au moment où elle essayait de boire sa quatrième bouteille, je la saisis par le bras :

– Attends, Violite, qu'est-ce qui te prend ?!

Elle me repoussa, en disant :

– Laisse-moi, je veux me saouler !

– C'est à cause de ce voyou ?

– Ce n'est pas un voyou, c'est de ma faute !

– Pourquoi ? Qu'est-ce que tu lui as fait ?

– Rien du tout... il veut que je lui appartienne... toute entière... Mais moi, je ne le veux pas... pas avant le mariage...

– Alors, il te fait du chantage ?

– Oui, il a dit qu'il ne veut plus me voir, si...

– Écoute, Violite, si ce garçon t'aime vraiment...

– Il ne m'aime pas, tout ce qu'il veut, c'est mon corps ! Après avoir dit cela, la malheureuse fille se mit à sangloter et avala encore trois bouteilles de vin que je ne parvins pas à lui arracher des mains. Finalement, elle s'étala sur la table du restaurant, complètement ivre. Heureusement, elle était logée au même foyer d'étudiants que notre groupe et je réussis à la traîner jusqu'à sa chambre, où elle finit par s'endormir. M'étant assuré qu'elle dormait à poings fermés, je gagnai ma chambre. C'est alors que je croisai Marie dans l'escalier. Elle était déjà en pyjama, confectionné dans un tissu imprimé représentant des

grappes de petits nains aux bonnets rouges, très comiques.

– Tu files le doux amour avec la grosse Lituanienne, et moi qui ne pouvais pas dormir de peur que quelque chose de désagréable ne te soit arrivé !

– Mais quel amour, ma Canette ? Elle était complètement paf ! Mais ça me fait plaisir d’entendre que tu te fais du souci pour moi, ma chère Canette ! – En disant cela, je mis mon bras sur son épaule, mais Marie me repoussa sec :

– Attends, grand nigaud ! J’ai un fiancé à Belgrade, je n’ai pas besoin des bons à rien de ton espèce !

– T’as vraiment un petit ami, ma Canette ? ! Et comment ça se fait qu’il ne soit pas venu t’accompagner au train quand nous sommes partis en France ?

– Il n’avait pas besoin de m’accompagner, nous ne sommes pas partis faire le tour du monde, mais seulement un court voyage... Je ne suis pas comme Vesna... Ce noiraud aux cheveux pleins de brillantine s’est mis à la bécoter et elle s’est tordue le cou pour essayer d’éviter ses épanchements amoureux. Et depuis que nous sommes à Paris, elle ne cesse pas de reluquer les petits Français... Je suis sûre qu’elle ne laissera pas passer une bonne occasion quand nous serons sur la Côte d’Azur, si elle se présente !

Je ne croyais pas à ce que la Canette me disait, mais elle avait raison...